

à ce jeune homme. C'est mon dernier ordre, c'est ma dernière prière, et tant qu'il combattra à la tête de la colonne, lui, un étranger, vous n'oublierez plus, je l'espère, que la cause pour laquelle vous combattez est une cause sacrée. la plus sainte des causes, celle de la religion et de la patrie.

Les officiers baissèrent la tête sous ce reproche, le seul que leur adressât ce héros qu'ils avaient lâchement laissé assommer. Après une nouvelle faiblesse qui s'était emparée de lui, Boncza me fit signe de m'approcher. Je me penchai vers lui.

— Si la mort vous épargne, allez dire à ma pauvre mère comment je suis mort. Consolez-la, remplacez-moi auprès d'elle, car elle n'avait que moi au monde.

Ici, une larme vint obscurcir le regard du pauvre mourant, qui détourna les yeux pour cacher cette émotion à ses officiers. Le chirurgien achevait de panser les blessures, mais il secoua tristement la tête en se relevant, Boncza s'en aperçut.

— Mon pauvre ami, lui dit-il, tu t'es donné beaucoup de mal pour ne rien faire. Merci !

Je pris alors mon courage à deux mains :

— Général ! m'écriai-je, lorsque le médecin du corps n'a plus rien à faire et que la science a dit son dernier mot, un bon chrétien a recours à un autre médecin.

— Vous avez raison, mon enfant, et je n'ai pas de temps à perdre, car la vie m'échappe.

Il fit un signe à son aide de camp, qui se détacha du groupe des officiers et sortit. Il revint quelques instants après, accompagné d'un jeune Capucin, l'aumônier du camp. Les officiers sortirent et j'allais en faire autant, lorsque, me ravisant :

— Général, un mot encore. Il me faut trois jours pour mettre ordre à mes affaires et m'occuper de mon équipement.

— Prenez-les, mon fils ; mais ne soyez pas plus longtemps éloigné, car vous ne me retrouverez plus ici.

— Pas ici, mais dans un monde meilleur, je l'espère. Adieu, général, je ne pourrai pas vous remplacer, mais je pourrai montrer à vos soldats comment on combat et comment on meurt lorsqu'on a Boncza pour chef.

— Merci, mon enfant. Que Dieu vous bénisse ! Adieu !

Je serrai avec une respectueuse émotion la main que me tendait le mourant, et, sortant de la tente, je remontai à cheval, munie d'un sauf-conduit. Je m'arrêtai à l'auberge du premier village que je dus traverser, et j'écrivis quelques mots à la comtesse, non pour lui dire ce qui s'était passé, mais pour la rassurer et lui annoncer une prochaine escorte. De là, je me rendis au couvent des Bernardines de Kielce, et je demandai une entrevue au P. Benvenuto, l'éloquent orateur qui avait languï pendant vingt ans dans les cachots de la Sibérie. C'était mon confesseur. Je lui racontai ce qui m'était arrivé, et lui dis mon intention d'accomplir le vœu du mourant.

— Mon enfant, me dit ce digne vieillard, ce que vous avez fait est beau et grand, mais si vous retourniez au camp et si vous y étiez seule à porter votre secret, ce secret vous écraserait de son poids.

— Mais alors, il faut donc y renoncer et manquer à ma parole ?

— Non, car Dieu, en permettant ce qui est arrivé, avait sur vous des desseins. Vous irez au camp, mais vous n'irez pas seule. Il y a un mois que j'ai demandé l'autorisation d'aller porter les secours du saint ministère à nos soldats ; cette permission, je l'ai eue hier, et je vous précéderai au camp.

Je remerciai avec effusion ce digne Père, et après m'être reposée pendant quelques heures je partis pour Breslau, où je m'équipai militairement.

Lorsque je revins au camp, le P. Benvenuto s'y trouvait déjà installé en qualité d'aumônier en chef. Le général est mort deux heures après mon départ du camp. Il avait été enterré à Gory, mais ses soldats ayant été prévenus que les Russes devaient le déterrer pour le mutiler, selon leur barbare et ignoble coutume, l'exhumèrent et le transportèrent à Koniec-Pol. Les Russes, furieux de trouver la fosse vide, pendirent le curé du village pour avoir permis qu'on dérobât un cadavre à leurs sacrilèges profanations. La mère du curé — elle avait soixante-quinze ans — fut traînée au pied du gibet, et, nouvelle Mère de Douleurs, elle dut assister au supplice de son fils unique. Lorsque tout fut fini, on voulut l'entourer, elle tomba morte.

Après mon retour au camp, je résolus de partir immédiatement avec un escadron pour protéger la fuite de la comtesse. Mais le général rus-